1862 : Lavigerie prêche un sermon de charité à l'église St Louis des Français.

1877 : Lavigerie donne à la Société le grand tableau où il s'est fait représenter en Père Blanc

Projet de présentation des nouvelles constitutions (1869)

Et bien, mes Frères bien-aimés, je vous le répète, c'est à une œuvre semblable dans ses résultats et qui dans son accomplissement doit offrir encore bien des points de ressemblance, que vous confie la Règle que vous embrassez. Comme l'Europe du Vème siècle, l'Afrique du Nord, dont nous faisons partie, a été dévastée par des hordes barbares avec ce surcroît de désolation que, depuis huit siècles, sa ruine est consommée, et que jusqu'au jour des conquêtes de la France elle est devenue de plus en plus profonde avec les années. Tout a disparu de son sol, ses villes magnifiques, ses huit cents Églises épiscopales, ses monastères, ses vingt millions d'habitants, et tout cela a été remplacé par des hordes de conquérants sauvages, dont le génie destructeur, l'incurable insouciance, la religion sensuelle et fataliste ont tout enseveli sous la poudre des siècles et dans la mémoire des hommes. Eux-mêmes, livrés à toutes les conséquences fatales de leurs principes sociaux et de leurs vices, ne marchent même plus ; ils se traînent vers un sépulcre où nous les voyons tomber par hécatombes.

En présence de cette barbarie, nous assistons aux efforts d'un grand pays qui est le nôtre et qui depuis trente-neuf années fait appel à toutes les forces vives de la civilisation contemporaine pour rendre à ces contrées si riches et si désolées, la place qu'elles occupaient autrefois. Certes, loin de moi de méconnaître le résultat de tous ces efforts. Des travaux considérables ont été faits. Des routes, des édifices, des villes même ont été construits ; mais, il faut le dire : des routes, des édifices, des villes ne font point un peuple. Nous traînons péniblement dans une ornière où tout est en souffrance. Les Indigènes ne nous sont pas acquis, il s'en faut ; les Européens sont loin d'avoir, le plus souvent, les qualités morales que demande l'œuvre de la fondation d'un peuple. Et aussi, malgré des appels réitérés, les difficultés matérielles et l'insalubrité d'un sol abandonné sans culture, depuis tant de siècles, d'une part, les répulsions morales de l'autre, n'ont pas permis à plus de cent mille Français et de cent mille étrangers de venir se fixer parmi nous. Ce qui manque, c'est une âme : Nisi Dominus aedificaverit Domum...

Mais vous, mes bien-aimés Frères, vous vous placerez courageusement ici sous l'étendard du travail chrétien, du dévouement et de la charité. Vous renouvellerez les exemples, et pourquoi ne le dirai-je pas, les miracles des premiers disciples de saint Benoît. Vous ne serez véritablement religieux que quand vous vivrez du travail de vos mains à l'exemple des Apôtres et des anciens solitaires. Le sol de notre Afrique est, sur certains points, un obstacle insurmontable à l'établissement d'une population nouvelle jusqu'à ce qu'il soit assaini par le travail. Vos mains courageuses l'assainiront, heureuses de donner l'exemple à de plus timides, heureuses de succomber, s'il le faut, à la peine, et de préparer par ce martyre du travail chrétien, la voie à de nouveaux habitants !

La vie est rude pour nos colons et souvent ils succombent au milieu de leur course, laissant après eux des enfants sans ressources et sans appui. Personne mieux que moi n'en sait le nombre. Vous serez les pères de ces enfants dont les pères ne sont plus, vous les recueillerez dans vos pauvres demeures, vous les nourrirez de votre travail, vous partagerez avec eux le pain de chaque jour et surtout le pain de l'âme, c'est-à-dire les leçons et l'exemple de la vertu. Quelquefois aussi les vieillards voient sur la fin de leur carrière leurs espérances trompées. Vous prendrez la place de leurs fils, vous leur ferez une famille nouvelle, et après les avoir consolés et soutenus jusqu'à la fin, vous fermerez pieusement leurs yeux et vous veillerez sur leurs tombes.